

Miller

Dans un futur possible pas si lointain...

« Montez à bord de nos nouveaux bus autonomes !

–C'est de loin la plus grande avancée dans le domaine des transports publics.

–Toujours à l'heure quoi qu'il arrive.

–Munis d'un système de détection des obstacles à la pointe des dernières recherches.

–Pour une sécurité routière garantie

–Choisissez les bus autonomes Lightbulb ! »

Pour la combienième fois est-ce que je lance la bouteille à travers le salon, visant l'écran, ratant ma cible ? Et voilà ensuite la musique, toujours la même, avec la photo, toujours la même, d'Eldon Dusck, toujours le même, qui pose devant cette fusée, toujours la même, prête à partir pour Mars. La fierté de son programme spatial. On n'a reçu aucune nouvelle de leurs fameux pionniers depuis leur départ pour la planète rouge, l'équipe du capitaine... Quel est son nom déjà ? Watney ? Où sont ces héros dont on chantait la gloire voilà encore une semaine ?

Le père arrive et ramasse les débris, puis il m'observe, inquiet. Aucune compassion, pas de parole de réconfort : il reste juste planté là à me regarder de son air inquiet, tellement faux, tellement superficiel ! « Tu devrais moins boire, dit-il d'un ton monotone, c'est mauvais pour la santé. »

Sans blague, aimerais-je répondre, mais reste vautré dans le canapé en un tas amorphe de chair et d'os, et je me contente de grogner nonchalamment.

Le père me chantonne : « Il faut que tu arrêtes d'accuser Monsieur Dusck, ce n'est pas de sa faute, tu sais... Miller... »

Je coupe le père en hurlant une série d'insanités envers lui, envers Dusck, envers la Terre entière. « RIEN NE POURRA RAMENER MILLER. »

Nous rentrions d'une journée de promenade dans le parc alpin quand sa baballe préférée a glissé de ma poche et est tombée sur la route, à côté d'une zone de travaux...

Le jour où j'avais acheté ce mini ballon de basket en caoutchouc, Miller attendait que je rentre, attristé dans son panier au salon, à côté du père qui restait vissé sur le canapé, attendant que j'entre dans son champ sensoriel pour redevenir actif. La télévision passait une compilation de vidéos où des robots de différents modèles faisaient les pires bêtises : on riait du jardinier qui taillait les buis, puis les haies, puis les rosiers ; on riait de l'anthrobot spécialisé nounou qui badigeonnait le visage d'un bébé de yoghourt aux fruits puis finissait par lui taper sur la tête avec la cuillère ; on riait de robots bogués, à propos desquels une banderole rappelait que de tels cas étaient rarissimes et négligeables. Miller m'a vu, s'est illuminé et, une fois dressé sur ses quatre pattes, il a trotiné jusqu'à moi. Le père s'est réactivé et m'a salué mollement. Miller me sautait sur les cuisses et me

souriait en remuant la queue, réclamant caresses et bisous. Mais quand j'ai sorti la baballe de son emballage, il s'est stoppé net, son regard s'est intensifié. Miller allait exploser : tel un enfant avec un jouet neuf, qui veut le déballer et l'essayer tout de suite, il a recommencé à sautiller à travers la maison pour pouvoir jouer avec moi. Nous étions immédiatement allés dans le parc alpin, et depuis cette baballe a vécu, le caoutchouc est usé, presque troué par endroits.

...innocent qu'il était, ne voyant pas au-delà de la perspective d'une énième séance de jeu avec moi, Miller a couru vers le chantier qui était l'obstacle que devait contourner un bus en retard. Tout s'est passé très vite. À peine le bus est arrivé qu'il est reparti. Miller avec lui. Il y a une tombe vide à son nom, dans le terrain vague derrière la maison, devant le moulin en ruines.

Le père m'empoigne l'épaule d'une main maladroite qui se prétend affectueuse, et me dit que je pourrai en adopter un nouveau, que sur la base des photos et des images tirées de mes souvenirs, ils seront même capables de le recréer à l'identique. Il me dit que je me fais du mal à cracher sur Dusck et Lightbulb. « Allez, ta mère sort de l'hôpital aujourd'hui. Va un peu t'arranger pour elle. »

C'est son combienième *bio-reboot* ? ai-je envie de demander. C'est que j'ai perdu le compte au quatrième infarctus. « Est-ce qu'elle pourra faire revenir Miller ? marmonné-je.

–Bien sûr que non, Miller est mort.

–Mon père aussi, hurlé-je, et ma mère aussi. ILS SONT TOUS MORTS !

–Ne dis pas de sottises, voyons. Je suis là, fiston, devant toi. »

Je peux presque voir s'activer sur un terminal la fonction *sourire*. Je désactive le père avant qu'il puisse me réciter la même explication : après l'accident de mon père chez Lightbulb, puisqu'il était un employé privilégié, Dusck nous avait envoyé une carte impersonnelle de condoléances, accompagnée d'un sachet qui contenait les pièces du père que Maman s'est empressée de monter. Ensuite, il a signé la retraite de Papa qui repose en paix, pendant que nous devons continuer de vivre avec une pâle copie de sa seule enveloppe corporelle.

Je me demande si on peut programmer un anthrobot de chez Lightbulb pour qu'il déteste Lightbulb. Mieux : pour qu'il attente d'une manière ou d'une autre à ses concepteurs. Son travail chez eux, c'était la fierté de mon père, « nous ne faisons que lui rendre la pareille en lui offrant quelques années de plus sur cette Terre pour laquelle il a tant fait, » et tous ces beaux discours... Ce n'est pas mon père, c'est juste un anthrobot qui a été programmer pour se prendre pour lui. Mais si la création de Lightbulb se retournait contre Lightbulb ?

Je tâte le torse du père pour trouver son processeur. D'après le mode d'emploi, on peut le sentir en appuyant au niveau du diaphragme, c'est quelque chose de dur, cubique. Bingo ! Je vais chercher un couteau dans la cuisine et j'ouvre grossièrement son abdomen. Pas de sang. Juste la chair synthétique qui se déchire comme de la cire molle.

Je m'apprête à toucher au processeur quand le père hurle un message d'alerte : « Après cette opération, votre père aura définitivement disparu. Êtes-vous bien sûr de vouloir formater et relancer *le_pere.bulb* ? »

Oui. J'appuie sur le bouton qui fait tout s'éteindre, puis tout se relance une seconde après. Je vérifie le terminal sur mon portable : tout est bien remis à zéro. Le père se dresse et il obéit quand je lui donne l'ordre de s'asseoir sur le canapé et d'attendre mes ordres.

Dans la soirée, la mère rentre nous trouve devant je ne sais pas quelle émission. Mes yeux sont tournés vers l'écran mais je passe en revue mon plan pour en finir avec Dusck et ses vellétés



d'immortalité. La mère me voit crade, à moitié nu, sur le canapé couvert de papiers de chocolats, de paquets de chips vides et de canettes de bière écrasées, à côté du père propre sur lui. Elle refoule un sanglot. « Qu'est-ce que tu es devenu ? Ah ! J'aimerais pouvoir te consoler... » Puis elle sanglote encore. Puis de sa main droite encore valide, je la vois qui étreint le côté gauche de sa poitrine où l'émotion l'élance comme autant d'aiguilles plantées dans son cœur affaibli.

« Alors, c'est le combienième ? » lui demandé-je avant d'éclater de rire. Sa chute, comme un veau pantin, me fait rire.

« Dois-je commander un *bio-reboot* à l'hôpital ? dit le père.

–Non. »

Aujourd'hui, Maman est morte. Une bonne fois pour toutes.

Je vais l'enterrer à côté de la tombe vide de Miller et je prends un moment pour, enfin, me recueillir et la pleurer comme il se doit. Puis je vais chercher le père et nous allons prendre un bus de nuit pour nulle-part. Il est vide. Tant mieux. Je parais ma lettre ouverte et la poste sur les réseaux sociaux, accompagnée du message : *Ô Lightbulb, voici mon aiguillon ! Ô Dusck, où est ta victoire contre moi, la Mort ?* Finalement, je donne l'ordre au père de saisir par tous les moyens la fréquence du processeur du bus pour en prendre le contrôle.

« Mais, dit-il, n'est-ce pas illégal ?

–Passe en revue les trois lois, *plus* conclus toi-même.

–C'est une infraction qui relève non pas des trois lois de la robotique, mais de la loi de votre pays ! En l'enfreignant, j'enfreindra la première loi... »

Je désactive à nouveau le père et craque le code des trois lois dans son processeur, que je supprime aussitôt à l'aide du terminal sur mon portable. Puis je le rallume et lui redonne le même ordre qu'avant. Pas d'objection, cette fois : il se concentre, tend toutes les parties de son corps, comme un athlète qui, dans un ultime effort, pique un sprint final pour passer la ligne d'arrivée. Il y a quelques à-coups, le bus ralentit. Aussitôt, plusieurs voyants s'allument, une alarme se déclenche, une voix autoritaire hurle ce message : « Celui qui a commis cette infraction, on lui retire son statut d'être humain ! » Il ne nous reste que peu de temps avant de nous faire rattraper par la police, pour qui je ne suis plus qu'une cible à abattre. Je dis au père d'accélérer et de trouver les usines de Lightbulb les plus proches. Il retend une fois ses muscles, puis le bus démarre au quart de tour. Je me retourne et vois les premières voitures de polices, suivies d'un hélicoptère armé. Ils ne font pas dans la dentelle, me dis-je. Tant pis pour les usines. J'ordonne au père de semer ces véhicules d'abord.

S'engage alors une course à travers les rues peu peuplées en ce soir de novembre. Il y a quelques badauds qui fument devant les bars ou sur leurs balcons. C'est pourquoi l'hélicoptère s'abstient pointilleusement d'ouvrir le feu en présence de maisons... Alors, je me permets une sortie en ouvrant la trappe du plafond pour crier : « Dusck ! Tu m'auras pas ! » Et j'éclate de rire avant de revenir dans le bus. Je vais m'installer à l'avant. Surexcité. Dans peu de temps, le père va disparaître. Dans peu de temps, je retrouverai Papa, Maman, Miller et tous les autres. Et si je ne les rejoins pas, s'il n'y a rien après la mort, tant pis. N'importe quoi sauf vivre dans le même monde que Dusck !

Au bout de la rue, il y a la pyramide gigantesque qui abrite les bureaux de Lightbulb, pour laquelle, je me souviens, on a dû raser notamment une église, une bibliothèque, et exproprier nombre d'habitants. Je voulais m'attaquer à une usine, mais finalement, quitte à couper un fil ou



deux, autant défaire toute la pelote. « On est bien d'accord, demandé-je au père, que les immeubles Lightbulb marchent aux piles à combustible durable ?

–Affirmatif.

–Et qu'elles sont extrêmement instables, qu'il ne faut surtout pas frapper ne serait-ce que la dalle qui les protège, sous peine de déclencher une réaction en chaîne qui ferait exploser tout l'immeuble ? » Je me contiens de moins en moins.

Le père hoche la tête.

« Très bien, hurlé-je. Fonce dans ce bâtiment.

Il pile au milieu de la rue. Les véhicules de police se rapprochent. « Négatif, dit-il. Il y a des humains à l'intérieur. De plus je pourrais attenter à votre vie et à la mienne.

Je soupire et m'assieds, les bras croisés sur le siège. Foutues lois ! Elles ont dû se réinitialiser. « Bon. Maintiens les gaz, alors. Tu as fait ce que tu as pu...

–Affirmatif. »

C'est une aubaine. Je ne m'attendais pas à ce qu'il obéisse. La réinitialisation n'a pas dû s'achever. Cependant, avant que ne s'active le même raisonnement, je désactive le père. Le bus fonce tout droit sur l'immense baie vitrée. L'hélicoptère n'ouvre toujours pas le feu. Je ferme les yeux et sors la baballe de Miller de ma poche.

Il sautille à côté de moi sur le sentier de terre battue, prêt à l'attraper. Ça sent la tarte aux cerises de Maman. Elle est sur le balcon en train de donner le biberon au petit de la voisine, qu'elle garde la journée. Papa jardine : il taille le buis et la haie, puis il arrose les rosiers. Il me fait signe alors que je passe le vieux portail en bois du domaine familial, où notre moulin se dresse fièrement face au vent d'automne...

